

## éveil

30 juin 1915, dans un petit village du sud-ouest de la France, Marie Lapoice, jeune femme de 25 ans, est alitée, entourée de sa mère, Augustine, de sa sœur, Thérèse, et du médecin qui s'affaire auprès d'elle. Marie est sur le point d'accoucher, de me mettre au monde ! Son époux, mon père, est absent, retenu sur le front d'une guerre impitoyable qui s'installe sur l'Europe avant de s'emparer de la planète tout entière, obligé par d'autres hommes de combattre dans cette lutte armée qui ne le regarde pas : celui de l'orgueil contre l'orgueil, de l'absurde contre l'absurde, bref, la connerie contre la connerie ! Il ne peut assister à la naissance de son enfant.

Marie, ma mère, serre très fort les mains de ma tante Thérèse, tandis que leur mère, ma mamie, aide le médecin dans sa tâche. Ma tête apparaît, puis mon corps tout entier : je suis un garçon, ouf ! Les Lapoice auront une descendance. Malgré sa souffrance, ma maman est heureuse. Elle pense à mon père, il sera fier de son fils. Je suis un très beau bébé d'environ huit bonnes livres, soit quatre kilos. Je suis cancer, comme maman. Fait étrange pour mon entourage, je ne pleure pas, ne suis pas fripé, comme le sont les nouveau-nés. Mes yeux, grands ouverts, donnent l'impression de scruter les pensées. Un sourire radieux remplace les cris. Les contours de mon petit corps sont parfaits. Le médecin reste à la fois perplexe et émerveillé par ce petit être. Il a pourtant des dizaines d'accouchements dans sa longue carrière, mais celui-ci reste unique.

Marie s'est endormie, épuisée. Je suis posé sur elle. Le docteur fait signe à la grand-mère, afin de lui parler en aparté.

« Cet enfant présente à mes yeux quelques... comment dire... des particularités quelque peu surprenantes.

— Que voulez-vous dire, docteur ? Ce bébé est magnifique !

— Il est... trop... magnifique, madame. Voyez-vous, cet enfant ne présente aucune carence physique visuelle. En faculté de médecine, on nous enseigne l'anatomie humaine dans sa forme parfaite, ou supposée

telle. Or, nous nous trouvons précisément devant un tel cas et j'ajouterai qu'ici la perfection n'est plus une théorie. »

Ma grand-mère observait d'un œil étonné, voire ébaubi, le médecin qui demeurait pensif. Tous deux se tournèrent vers ma maman. Dans ses bras, un admirable petit garçon en train de téter goulûment le sein de sa mère afin de prendre tout le colostrum et partir dans la vie d'un bon pied. Cet enfant innocent, si beau dans sa perfection, si réussi, paraissait comme décalé dans cette peinture de début de XX<sup>e</sup> siècle terrestre.

« Mais au fait, comment allez-vous appeler ce charmant bambin ? demanda le docteur à la grand-mère.

— Ma fille veut le nommer Athanase, répondit-elle.

— Très bien, j'irai le déclarer en mairie dès cet après-midi. En attendant, surveillez-la bien et donnez-lui chaque soir cette tisane de ma préparation, afin qu'elle se remette au plus vite. Je repasserai dans deux jours. »

Alors qu'il allait franchir le pas de la porte, le médecin se retourna et dans un grand sourire :

« C'est également un prénom parfait, madame. »

Et il sortit. Mamie Augustine me prit délicatement dans ses bras afin de me langer, m'installa près de la bassine et du broc rempli d'eau tiède. Une fois la toilette terminée, comme elle allait pour me coucher, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle me vit attraper et soulever la cruche pleine sans en renverser la moindre goutte ! Elle faillit me lâcher, prise de panique.

*Hé, fais gaffe, mamie*, me dis-je en moi-même, car je suis un bébé qui se parle à lui-même.

Mais très vite, elle reprit ses esprits en croisant mon regard, tout empreint de sentiments profonds, une esquisse de sourire qui apportait joie et apaisement dans le cœur de cette femme encore tout émue de ces quelques heures passées. Personne n'avait assisté à cet événement extraordinaire. Augustine était troublée. Comment cet enfant d'à peine trois heures avait-il pu lever ce récipient et le porter aussi facilement ? Elle-même étant obligée de le prendre à deux mains. Augustine décida d'aller voir le docteur, puis se ravisa. Après tout, ce n'était peut-être que le fruit de son imagination. Le médecin avait parlé tellement solennellement, d'une voix si grave, qu'elle en était elle-même inconsciemment désemparée. De toute façon, si ce bébé était aussi étrange, tout le monde dans la maison s'en apercevrait.

\*

\* \*

30 juin 1915, Toulouse, rue Saint-Rome, non loin de la place du Capitole. Une immense bâtisse de briques rouges, une maison bourgeoise où l'on accède par un porche depuis la rue. Des cris de femme se font entendre. Ella Leglandut-Granchaine est en train de mettre au monde une petite fille. Le médecin s'affaire auprès d'elle aidé par Yvonne, sa belle-mère. Ella est très fatiguée mais heureuse, l'accouchement s'est parfaitement déroulé, non sans douleur, certes, mais au-delà de cela, la joie en est venue à bout.

Le mari d'Ella est absent. Comme la plupart des hommes encore jeunes et valides, il est à Paris, à l'État-major des armées. Le comte Anselme Leglandut-Granchaine est colonel dans l'infanterie. La Grande Guerre s'enlise et à son grand regret, il doit faire exécuter les ordres suicides de ses généraux en envoyant à la mort tant d'innocents, des hommes simples qui n'ont rien à faire des brouilles entre chefs d'État. Mais le comte s'est engagé, son titre lui a permis d'étudier dans les plus grandes écoles, la guerre l'a donc pris comme colonel. Il n'a cependant aucune expérience militaire, il reste un être humain attentif à la bêtise des grands hommes qui, pour un bout de territoire, un amour perdu, une quelconque jalousie, n'hésitent pas à faire se massacrer entre eux des milliers d'innocents qui eux voulaient simplement rester chez eux ! Lorsque la guerre sera terminée, si elle se termine, il démissionnera de l'armée et consacrera sa fortune à l'aide humanitaire, car il y aura sans doute beaucoup à faire ! Aujourd'hui, la situation l'empêche de se rendre à Toulouse auprès de son épouse, car il sait qu'elle doit donner naissance à leur enfant sous peu. Dès que la situation s'apaisera, il sautera dans le premier train pour la capitale haute-garonnaise.

Le médecin prodigue les derniers soins à Ella. Yvonne, quant à elle, lave le nouveau-né. Elle est très étonnée, tout comme le docteur, car l'enfant n'a pas pleuré, au contraire, une esquisse de sourire illumine son visage poupin aux grands yeux verts.

« Ce bébé est une perfection de la nature, madame la comtesse, dit le praticien avec une admiration perplexe.

— En effet, docteur, nos enfants ont là une jolie réussite !

— C'est très rare et, à ma connaissance, je n'ai jamais rencontré ni même entendu parler de nouveau-né aussi parfait.

— Je vous remercie de tant de compliments, docteur, mais vous savez...

— Ce ne sont pas simplement des compliments, madame la comtesse, ce sont également des constatations. Ce que je vous dis n'a pas pour unique but de vous complimenter sur votre petite-fille. Ce petit corps n'a certainement pas d'égal en France et je suis même persuadé qu'il n'en a pas dans le monde ! »

Le médecin avait parlé d'un ton solennel, tout en rangeant ses affaires, laissant le trouble et la stupéfaction s'installer dans l'esprit de la vieille dame. Elle était endormie et n'avait rien entendu de la conversation. Avant de partir, le docteur demanda à Yvonne comment se nommerait la petite fille.

« Ma belle-fille désire l'appeler... Marie.

— C'est un très joli prénom et... de circonstance. Je vous souhaite une très bonne fin de journée, madame la comtesse, je repasserai demain dans la matinée. »

Le médecin sortit, laissant Yvonne dans sa confusion, tant et si bien qu'elle ne s'aperçut pas sur le moment que la petite Marie, à peine née, allongée sur le dos, jouait avec le broc à moitié plein d'eau tiède ayant servi à l'accouchement. Yvonne Leglandut-Granchaine réprima un cri de surprise mêlé d'horreur et d'angoisse. Elle se précipita sur le nourrisson afin de lui enlever le récipient. La petite Marie lui souriait. Son regard pénétrait celui d'Yvonne lui disant de n'avoir aucune inquiétude. La comtesse était pétrifiée. Elle se dit en elle-même que le docteur l'avait certainement embrouillée avec ses paroles augustes, que ce qu'elle venait de voir était le fruit de son imagination.

Le lendemain matin, le praticien vint leur rendre visite. Elle était déjà levée, habillée, prête à sortir. Il en fut très étonné.

« Madame la comtesse, est-ce bien prudent ?

— Écoutez, docteur, je suis en pleine forme et j'ai décidé d'aller me promener jusqu'à l'église de la Daurade.

— Ce serait une folie, vous sortez à peine d'un accouchement. Mais il est vrai que vous avez très bonne mine, alors si le cœur vous en dit, faites ce qu'il vous plaît. Et comment va la petite Marie ?

— Elle est aux anges ! »

Sa belle-mère lui avait touché un mot de sa petite aventure lorsque sa belle-fille dormait. Elle était restée perplexe, mais le soir, le bébé de quelques heures à peine se tenait debout dans son landau. Incroyable ! Elles s'étaient alors promis de n'en parler à personne, pas même au docteur.

« Mon lait a l'air de lui convenir parfaitement, poursuivit la jeune comtesse. Elle n'a rien régurgité et a dormi toute la nuit.

— Puis-je l'ausculter ?

— Si vous voulez, je vous accompagne. »

Arrivés devant la porte de la chambre de Marie, ils entendirent un bruit sourd. Ils se précipitèrent pensant à un malheur. Mais Marie dormait paisiblement. Le docteur n'osa pas la réveiller, voyant que tout allait pour

le mieux. Il n'insista pas et prit congé conseillant à Ella de faire attention et de ne pas hésiter à le quêrir si le besoin s'en faisait sentir.

Ella retourna dans la chambre, Marie était debout dans son landau et lui souriait. La jeune maman n'était pas vraiment inquiète de ces phénomènes, au contraire, elle réagissait très bien et cela l'étonnait. Elle releva la chaise qui était tombée près du lit du bébé.

*Sans doute Marie, se dit-elle.*

Mais elle se reprit pensant qu'elle était folle de dire cela.

Les mois passèrent, le colonel Anselme Leglandut-Granchaine eut enfin une permission. Marie avait déjà un an ! Il était très heureux de retrouver son épouse et sa mère et surtout impatient de connaître sa fille. Dans les nombreux courriers qu'Ella lui envoyait, il n'était aucunement question des « exploits » de Marie. Car la petite fille avait récidivé à de nombreuses reprises. Non seulement elle marchait, mais aussi elle parlait ! Elle n'a jamais été souffrante de quoi que ce soit, ni même aucune personne vivant sous le toit, car en dehors des deux femmes il y avait également les servantes et les domestiques. Une douce lumière éclairait constamment la demeure. Marie ne pleurait jamais et montrait une capacité à soulever des poids immensément lourds. Si elle se faisait mal en jouant, la plaie disparaissait instantanément. Il régnait un bonheur et une joie de vivre extraordinaire dans la maison. Yvonne et Ella, très pieuses, se demandaient même si ce n'était pas un signe du Ciel... Probablement.

Le colonel apprit tout cela avec un grand étonnement mêlé de consternation et d'émerveillement.

Après la guerre, il démissionna comme prévu et se consacra avec sa femme à œuvrer dans l'humanitaire. Marie fit des études malgré ses énormes capacités. Elle se dirigea vers l'archéologie et réussit brillamment, bien évidemment.

\*

\* \*

Le 30 juin 1922 arriva. Je fêtais mon septième anniversaire. Ce jour-là, peu avant le petit repas de fête que maman avait concocté pour l'occasion, je me promenais seul dans le bois bordant la ferme. Cela m'arrivait d'ailleurs très souvent. Je m'endormis au pied d'un figuier et fis un rêve aussi étrange que réel. Un être de Lumière m'apparut en songe. Orthos ! Je voyais le monde terrestre dans toute son horreur. Les images défilaient à une vitesse vertigineuse : d'autres guerres à venir, d'autres conflits et une invention à but et à effets terribles, la bombe atomique qui allait développer

la haine et la convoitise. À côté de cela, une spiritualité grandissante mais très diversifiée, divisant au lieu d'unir.

Orthos tenait ma main et la serrait quand des images plus horribles m'apparaissaient. La destruction totale de la planète à cause d'un orgueil aveugle, le déséquilibre et le chaos dans tout l'environnement cosmique de la Terre. Des milliards d'innocents précipités dans la mort. Orthos me regarda fixement dans les yeux. Ses pensées pénétraient les miennes, me révélant le but exact de ma vie. Faire en sorte que les êtres humains ne commettent pas l'irréparable tout en préservant leur libre arbitre. Je pris conscience de ma véritable origine, de mon vrai nom : Anthéor. Je me vis sur Harmonia, ma lointaine planète et compris le rôle que je devais interpréter. Je serai en contact télépathique permanent avec mon monde.

Je me réveillai, un peu secoué par ce songe bizarre. Une voix intérieure se fit alors entendre, me confirmant la véracité de ce que je venais de vivre en rêve.

\*  
\* \*

Mai 1933, Toulouse. Marie Leglandut-Granchaine, en compagnie de sa mère Ella et de son père Gervais, se tient auprès du lit de sa grand-mère, Yvonne. Marie est une superbe jeune fille, au physique parfaitement harmonisé, une très longue chevelure blonde, des yeux vert émeraude dans lesquels se lit la pureté de l'amour. Après avoir expliqué à ses parents le processus de la vie éternelle, ils restent auprès de la grand-mère afin de l'accompagner vers sa nouvelle demeure.

Depuis sa naissance, Marie a accompli un nombre incalculable d'exploits invraisemblables. Notamment le jour de ses sept ans où elle révéla à ses parents son origine extraterrestre et sa mission sur Terre. Depuis ce temps, elle leur enseigne la signification de la Vie.

À la fin de l'été, elle doit se rendre en Allemagne pour ses études. Mais sa mission a déjà commencé et ce voyage est un prétexte. Elle doit partir afin de mieux surveiller les événements à venir.

\*  
\* \*

Automne 1933, Berlin, Allemagne. Un petit homme brun à la moustache carrée et en uniforme vocifère derrière un micro, sous les acclamations d'une foule en délire tout acquise. Adolf Hitler, nouveau chancelier démocratiquement élu, met en place son programme national

socialiste qui va bouleverser l'Europe et le monde entier. J'assiste à tout ce gâchis en préparation, triste pour l'humanité mais ne pouvant rien faire. Partout en Europe c'est l'effervescence, le racisme antisémite a pris le pas sur les conquêtes territoriales, les Influent font bien leur travail !

Je déambule dans la foule, observe les comportements. La violence du discours transcende le peuple euphorique, comme conditionné. Adossé contre un bec de gaz, un jeune homme considère également la scène. Je l'aperçois. Il n'a pas l'air vraiment concerné par l'évènement. Il a plutôt remarqué un couple devant lui et, dans l'effervescence, s'apprête à leur faire les poches.

*Un pickpocket !* me dis-je en moi-même, car je suis concluant.

Mais au moment où le même commet son larcin, deux énormes mains s'abattent sur ses épaules. Deux miliciens brassardés de croix gammée, qui avaient également repéré le manège, le serrent en plein flagrant délit.

Me faisant le plus discret possible en me rendant invisible (oui, car ça, je peux !), je décide de suivre les deux nazis et leur prisonnier au poste de police, une intuition, sans doute. Arrivés sur place, les deux sbires remettent le jeune homme au responsable qui le fait enfermer immédiatement, sans l'interroger.

« Nous sommes témoins, c'est un flagrant délit, explique un des deux vigiles.

— Très bien, il sera fusillé demain matin. Nous n'avons pas à encombrer le pays de ce genre de personnage », répond froidement le gradé.

Enfermé dans sa cellule, le garçon reste pensif, dans une sorte d'état second se demandant ce qui lui arrive. Il n'a pas remarqué ma présence. Je suis en train de l'observer. Il s'en aperçoit au bout de quelques minutes et sursaute.

« Qui es-tu ? Tu es enfermé, toi aussi par ces barbares ?

— Chut ! Parle plus doucement, sinon tu vas nous faire remarquer, lui réponds-je. Je m'appelle Anthéor et je suis ici pour t'aider, peu importe la manière et ce que tu vas voir par la suite, mais fais-moi confiance. »

Je lui parle en français, car je sais qu'il est français. Je pense que mon intuition est la bonne.

Il y a des centaines, voire des milliers de gens dans le cas de cet homme, mais celui-là, je le "sens" bien. Il sera parfait pour m'aider dans ma tâche.

« Maintenant, Gédéon, tu vas m'écouter.

— Quoi ! Vous connaissez mon nom ?

— Et bien plus encore ! Je sais que tu es le malchanceux de service, Gédéon. La mouise, la vase, les tuiles, le manque de pot, c'est ton lot quotidien, tes raisons de vivre. En plus, tu es contagieux. Sinon comment

te décrire ? Tu es moyen, Gédéon : moyennement grand, d'un âge moyen (et non du Moyen Âge), le cheveu clairsemé à moitié poivre, à moitié sel. Tu vis avec la poisse depuis bien avant sa naissance, d'ailleurs cette dernière remporta un vif succès dans le domaine de la science-fiction. Ton père, Archibald Lathuil (oui, car tu t'appelles Lathuil, sans doute un nom prédestiné), décédé, était un mineur de fond, comme ils disent dans le Nord, chez les corons. Il exerçait un métier qui lui collait si bien qu'il était lui-même miné, tari, fendu, creusé, bref une déprime vivante en chair et en os. Son épouse, Gervaise, ta maman, également décédée, ne savait que faire pour retrouver un brin de sourire chez cet homme aussi joyeux qu'une porte de prison abandonnée. Alors, Gervaise trouva vite un moyen pour mettre un peu de beurre dans les épinards, tant sur le plan moral que financier. C'est ainsi, tandis qu'Archibald descendait dans la mine, elle partait tailler des crayons. Un beau jour (ou mauvais, ça dépend du point de vue d'Archibald), ils pensèrent agrandir la famille. En effet, ils n'étaient officiellement que deux : elle et lui (on ne compte pas ici les crayons de Gervaise), donc un enfant ferait l'affaire. Archibald n'était pas homme à aimer jouer au sifflet ravageur, il avait beau être mineur, si son périscope magnétique était branché sur ses godasses au lieu de l'être sur sa cravate, on comprend que sa bergère lui ait fait de l'arnaque. D'ailleurs, à ce sujet, Archibald était consentant, en un seul mot, vu ses antécédents dans ce vaste domaine de la science-friction, du silence-flexion, de la séance-traction. Mais ce jour-là, rien qu'à l'idée d'enfanter, il avait la sentinelle sur le qui-vive, prête à tirer sur tout ce qui bougeait. Seulement, à force d'avoir les pruneaux au chômage, pas de pot, son cornet à piston se mit en berne et tu fus terminé avec les restes, mon brave Gégé, tu permets que je t'appelle Gégé ? Casse-la tienne, Gervaise et Archibald furent très heureux six mois et demi plus tard à ton arrivée. Tu as hérité de ton père la poisse et de ta mère le goût du trottoir. Mais tu étais très heureux dans ta simplicité. Tu es chômeur, mais avant de pointer, tu travaillais à Saint-Claude dans une fabrique de pipes où tu étais tailleur. Un beau jour le dirlo t'a convoqué afin de te signifier ton licenciement, motif : baisse de régime pour cause de campagne antitabac. Tu ne fumes pas, tu tailles, mais à partir de dorénavant, tu pointerais (je fais ce que je veux avec les temps, car je ne vais plus à l'école). Tu es venu ici, en Allemagne, car tu pensais que le changement de régime résoudrait la crise du chômage, mais ça n'a pas marché. Depuis, tu erres en vivotant de menus larcins comme celui que tu as failli commettre tout à l'heure avant de te faire bêtement choper.

— Vous êtes des leurs, n'est-ce pas ? Vous voulez me faire dire des choses avant de m'envoyer en enfer ? De toute façon, je n'ai rien à dire.



— Écoute, Gédéon, j'ai pas le temps de t'expliquer. Sache simplement que je suis là pour t'aider. Tu dois être fusillé demain matin à six heures. Je viendrai moi-même te chercher, sois prêt et aie confiance. »

Je disparaissais sans même sortir de la pièce sous les yeux ébahis de Gédéon et retourne sur les lieux des festivités hitlériennes, car mon petit doigt me disait que ce n'était pas terminé. Je déambule dans la foule, observe les comportements. La violence du discours transcende le peuple euphorique, comme conditionné. J'assiste même à un spectacle aussi étrange que diabolique, un énorme brasier illumine la grande place dans lequel sont jetés tous les livres interdits, c'est-à-dire à peu près quatre-vingt-dix pour cent de la littérature existante. Cela ne m'étonne pas, car je le savais, mais quelque chose d'autre me perturbe. Oui, c'est ça, pour la première fois depuis ma naissance, je suis troublé, un sentiment bizarre que quelqu'un m'observe, mais pas seulement de l'extérieur, de l'intérieur aussi ! C'est ça qui me bouleverse, mais en même temps, c'est comme une sensation de bonheur intense. Un chant de sirène, d'amour et de paix, se fait entendre au cœur même de mon atome germe. Tout, autour de moi, devient silencieux, comme si le son s'était coupé, comme si j'étais devenu sourd. Les mouvements de foule, les scènes de troubles, sont bien réels, mais rien ne parvient à mes oreilles. L'activité autour de moi paraît même lointaine. Il me semble que ma vue se brouille, car les images de l'agitation deviennent floues. Je tourne la tête dans tous les sens comme lorsqu'on cherche quelqu'un dans une foule. Et je l'aperçois. À une bonne cinquantaine de mètres, je vois ce regard qui me contemple, ses yeux d'un vert émeraude plongeant dans les miens, un torrent de lumière et d'amour envahit toutes les cellules de mon corps. Je reçois une énorme décharge qui me déstabilise, un déferlement de bonheur et de paix intenses, une tornade d'amour. La beauté magique de ce regard me transfigure. Le visage ciselé autour de ces yeux, me parvient alors : pure magnificence, cristalline perfection, le sourire illuminant ce joyau m'éclabousse de félicité. L'ange de l'amour, la déesse de la grâce, la divinité de la splendeur et de l'extase infinie, de la paix universelle, se tient là, mystérieuse inconnue qui scrute mon âme. Je n'arrive pas à détourner mon regard aimanté de ce bijou divin. L'amour infini se place là, debout, au cœur même de l'agressivité et la haine. Le spectacle autour de moi se change en un harmonieux opéra, ballet fantastique et féerique. C'est impossible ! Un être d'amour dans cette foule hostile et agressive. Sans bien me rendre compte de ce que je fais, je me retrouve près d'elle. Oui, elle, car ce visage parfait est celui d'une femme ! Un peu déconcerté par cette présence en ces lieux, je ne la quitte pas des yeux, elle non plus du reste.

« Une intuition me dit que l'on se connaît, mais je suis incapable de mettre un nom sur votre sourire », engagé-je la conversation en allemand.

J'ai parlé librement, sans timidité, moi qui n'ai jamais abordé une femme. Son sourire illumine son beau visage, surmonté d'un superbe chignon blond, lui-même coiffé d'un petit béret bordeaux.

« Je pense également que l'on s'est déjà rencontrés, mais... »

Elle se tait, une lueur plus radieuse éblouit son visage.

« Je suis Mariah, d'Harmonia, fait-elle simplement.

— Je suis Anthéor, d'Harmonia », lui réponds-je.

Le merveilleux regard se fait plus pénétrant encore. Il se rapproche de moi jusqu'à me toucher. Mariah, ma compagne d'Harmonia, mon âme sœur, se tient devant moi, rayonnante d'amour. Je me souviens. Avant de m'incarner sur Terre, Orthos, maître de Lumière de la cinquième dimension, nous avait dit que nous aurions tous les pouvoirs divins, toute conscience de notre origine, de notre mission. Mais afin de ne pas nous perturber dans la genèse de notre vie sur Terre, l'aube de ce qui allait être notre mandat, nous devions totalement ignorer que nous étions tous les deux engagés dans cette noble tâche, jusqu'à ce jour de notre rencontre, de notre union ou plutôt de notre ré-union !

Apparemment, le temps est venu. Nous avons tant de choses à nous dire ! Mais le moment est mal choisi.

Le son me revient aux oreilles.

« Mariah, quel merveilleux moment nous vivons, nous, amour au milieu de la haine ! Cela veut dire que notre mission commence ce soir ?

— Oui Anthéor, je le pense également.

— Sur Terre, je me nomme Athanase Lapoice. Je vis en France, dans la ferme de mes parents, cultivateurs dans la région de Toulouse.

— Toulouse ? Mes parents vivent à Toulouse. Je suis née dans cette ville ! Nous résidons donc non loin l'un de l'autre ? Pourquoi alors n'avoir pas ressenti ce que nous ressentons ce soir ?

— Je pense que ce n'était pas le moment.

— C'est vrai. Pour ma part, je m'appelle Marie, Marie Leglandut-Granchaine. Mes parents sont nobles et riches.

— Marie, comme ma mère ! Les miens étant agriculteurs, cela m'a permis de faciliter leur tâche en les aidant. Ainsi, je ne suis pas allé à l'école. Et toi ? Que...

— Anthéor, ne restons pas ici, me coupe Marie.

— Athanase.

— Pardon ?

— Appelle-moi Athanase. Tu as raison, ne restons pas là !

— Je suis à l'hôtel *Germany* avec une amie, elle est restée là-bas, car fatiguée. Tout comme toi, il fallait que je vienne ici me rendre compte.

— Est-elle au courant pour toi ?

— Non. Mais figure-toi que mon intention est de tout lui révéler, car c'est une personne très ouverte spirituellement, sans famille. Je suis persuadée qu'elle peut m'aider... enfin... nous aider, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Bien entendu. J'ai moi-même repéré un jeune homme qui pourrait également nous seconder. Lui est en prison depuis ce soir et doit être fusillé demain matin. J'irai le chercher avant.

— Mais nous ne pouvons pas intervenir, coupe Marie, c'est certainement sa destinée !

— Marie, sa destinée, c'est nous, et je suis intimement convaincu que celle de ton amie... Gilberte ?

— Oui c'est bien ça, Athanase.

— La destinée de Gilberte est mêlée à celle de Gédéon.

— Tu as raison, Ant... Athanase.

— Marie, il est dix-huit heures, j'ai promis à mes parents de revenir pour le dîner. Viens avec Gilberte demain en début d'après-midi chez le docteur Maie, dans mon village. Suis mes vibrations, je t'attendrai en compagnie de Gédéon.

— Avec Gilberte ? Mais comment ?

— Parle-lui dès ce soir, son ouverture d'esprit t'étonnera. Ensuite, tu n'auras qu'à voyager comme nous avons l'habitude de le faire.

— Très bien, à demain, amour infini. »

Cette conversation avait eu lieu télépathiquement, ainsi nous n'étions dérangés ni par le bruit de la foule ni par les curieux. Nous nous embrassons très longuement (ben oui, déjà !) dans une étreinte telle que ma casquette en tombe par terre. Ma longue chevelure alors cachée sous le couvre-chef se dénoue et dégringole sur mes fesses, sous l'œil horrifié des gens autour. Alors que des policiers accourent, attirés par les cris, Marie et moi leur décochons un immense sourire et disparaissions dans un halo de lumière sous le regard encore plus stupéfait des badauds et des agents de police.

À la ferme de mes parents, la vie s'écoule tranquillement, loin de ce qui se trame un peu partout en Europe. Je viens d'arriver. Tantine Thérèse plie du linge fraîchement lavé et séché, mon père Pierre est encore aux champs, aux labours. Le matin même, j'en avais fait une bonne partie avant de m'éclipser en début d'après-midi. Ma mère, Marie (tiens !), prépare le repas. Bref, tout va très bien. Je préviens maman que je vais chez le médecin lui rendre visite et promets de revenir pour le dîner.

Le médecin, un homme de près de soixante-dix ans, ouvre la porte, tout étonné de me voir sur le seuil.

« Bonjour, docteur, puis-je entrer ?

— Mais... euh... oui, entre ! répond le vieil homme.

— Ma visite doit sans doute vous surprendre, mais il est maintenant temps que votre curiosité soit satisfaite.

— Je ne comprends pas, que veux-tu me dire ?

— Tout d'abord, auscultez-moi ! »

Le docteur ne se fait pas prier ; depuis toutes ces années qu'il attend ce moment ! Il m'examine de pied en cape, ne trouvant rien bien sûr d'anormal, mais surtout étonné par la perfection et l'harmonie de mes traits (en toute modestie, bien entendu). La pièce s'éclaire soudainement, la lumière provient de mon corps. Le docteur fait un mouvement de recul, surpris.

« Mais que t'arrive-t-il ? demande-t-il en balbutiant.

— Docteur, vous êtes un homme pragmatique, un cartésien plein de bon sens. Vous ne fréquentez guère l'église du village, n'avez crainte, je ne vous en ferai pas le reproche, mais il y a deux ou trois petites choses que vous devez savoir afin de clarifier votre esprit. »

Le docteur Maie m'observe avec perplexité et un ersatz d'angoisse intérieure. Qui peut bien être ce jeune homme face à lui, si parfait, si sûr, si lumineux ?

« Je comprends votre appréhension, mais ne vous inquiétez de rien, je suis votre ami, n'oubliez pas que vous êtes le premier homme à m'avoir pris dans vos bras ! Vous deviez être par la suite très fier d'avoir au village une famille qui, malgré qu'elle ne vous apporte rien matériellement, soit en si bonne santé ! Mais ce n'est pas l'objet de ma visite. Le monde est à nouveau en effervescence et l'épicentre se trouve en Allemagne. Je vais avoir besoin de vous.

— Mais qui es-tu donc, Athanase, pour parler ainsi ? As-tu des engagements politiques ? Tu sais, je suis maintenant un vieil homme, j'observe tout ça d'assez loin. Je suis également un homme de science et ma curiosité ne se satisfait que dans ce domaine.

— Alors, docteur, je vais vous offrir des révélations qui vont combler cette curiosité au plus haut point !

— Ah oui ? Et comment ?

— Tout simplement en joignant l'image à la parole. Asseyez-vous, vous allez en avoir besoin ! »

Le médecin s'exécute, quelque peu perplexe. C'est alors qu'une sorte d'écran apparaît au milieu de la pièce, translucide sur lequel se meuvent des images en trois dimensions. Le docteur reste figé, cloué sur son siège, bouche bée de surprise. Je lui raconte tout, vraiment tout : mon origine, ma mission, mes pouvoirs, ma famille, tout, aidé en cela de l'écran aux images réelles. Après une bonne heure d'explications, le docteur Maie, toujours la bouche ouverte, se pince. Non il ne rêve pas ! Je lui souris.

« Tu... tu serais donc un... un... une... enfin, je veux dire euh... "étranger" à la Terre, si je peux me permettre ?

— Oui, docteur, c'est un peu ça. Mais qui que ce soit, dans l'Univers, n'est étranger à personne. Nous sommes tous issus de la même source.

— D'après ce que je sais, la Terre serait apparue il y a environ trois milliards d'années. Vous existiez déjà, alors ?

— En effet. À cette époque, notre vie ressemblait un peu à la vôtre, notre spiritualité s'est développée rapidement, la Connaissance a suivi la compréhension.

— Alors, science et religion vont de pair ?

— En quelque sorte. En tout cas, elles se complètent.

— Mais si vous existiez bien avant l'apparition de la Terre, depuis quand l'Univers existe-t-il ?

— Docteur, je peux apporter des réponses à toutes les questions que vous vous posez. Si vous le permettez, je repasserai demain dans la matinée. Je ne serai pas seul. Il y aura avec moi un homme que j'ai décidé de prendre sous mon aile. Mais en attendant, je vous demande comme un service de le garder chez vous.

— Après tout, pourquoi pas, cela égaiera un peu ma vie, si ça peut changer le cours des choses.

— Merci, docteur. Tout ceci doit bien entendu rester entre nous.

— Bien entendu.

— À demain.

— À demain, mon petit. »

Je sors, puis disparaiss sous les yeux abasourdis d'un vieil homme ému et heureux au fond de lui-même.

Je suis de retour chez mes parents peu avant le dîner. Mon père arrive de l'étable. Alors que ma mère dresse la table, ma tante termine de préparer le repas. Je m'excuse auprès de mon père de n'avoir pas été présent pour l'aider.

« Ne t'en fais pas, mon fils, je sais bien que tu as des occupations bien plus importantes. Et puis, il faudra bien un jour que tu te consacres entièrement à ta mission. »

Le lendemain matin, dans une cellule de la prison de Berlin, Gédéon Lathuil se morfond. Il est cinq heures quarante-cinq, il n'a pas dormi de la nuit et dans moins d'un quart d'heure, on viendra le chercher pour lui enlever la vie. Il sent bien que tout est terminé. Sa vie est un échec total. Sa vie ? Sa courte vie ! La veille, un étrange personnage aux longs cheveux est venu lui rendre visite ici même, lui disant d'avoir confiance. Que voulait-il dire ? De toute façon, il est maintenant trop tard. Les nouveaux

dirigeants du pays ont décidé de tout nettoyer et il fait partie des balayures !

La cellule s'éclaire alors et une silhouette apparaît. Seulement, personne n'a ouvert la porte ! Je me tiens face à lui, un harnais à la main.

« Je t'avais dit de me faire confiance, Gédéon, as-tu bien dormi ?

— Mais... mais d'où sors-tu ? Qui es-tu ? Que... que me veux-tu ?

— Plus tard les questions. Pour le moment, mets ça et serre-le bien. Allons, dépêche-toi, ils arrivent ! »

En effet, des bruits de pas se font entendre derrière la porte. Je m'approche du mur donnant sur l'extérieur, pose ma main contre la paroi et applique une légère pression. Dans un vacarme assourdissant, le mur cède, laissant apparaître une énorme brèche, sous les yeux ébahis de Gédéon. Il est vrai que je peux apparaître où bon me semble, mais en compagnie d'un humain, il faut employer d'autres moyens, d'où le harnais. En même temps, je me dis que le mur n'était pas très solide, mais bon.

Une fois Gédéon harnaché, je le prends sur mon dos, accroche le harnais à ma taille, demande à Gédéon de fermer les yeux, de bien se tenir à mes épaules, puis... nous nous envolons ! Encore un pouvoir dont Gédéon profite. Les gardes entrent précipitamment dans la cellule et, après avoir marqué un temps d'arrêt de surprise, se ruent devant l'ouverture, cherchant des yeux partout où trouver le prisonnier évadé, sans penser à regarder vers le ciel.

Ne pouvant voler à vive allure, nous arrivons chez le docteur vers neuf heures du matin. J'avais entouré mon compagnon de route d'une sorte de champ magnétique qui lui faisait supporter le froid et l'altitude ainsi que la vitesse de déplacement.

Un soleil radieux illumine la campagne, la petite maison du médecin est ouverte. Nous entrons. Gédéon, un peu perdu, me suit docilement. Après tout, que peut-il bien lui arriver avec ce qu'il a vécu depuis la veille ?

« Bonjour, docteur, fais-je, en serrant la main du vieil homme. Je vous présente Gédéon Lathuil.

— Pour quelle raison t'accompagne-t-il ?

— Vous avez sans doute entendu parler de ce qui se passe en Allemagne. Gédéon est sans famille, ou presque, et allait être fusillé pour une simple tentative de vol à l'arraché. Aussi l'ai-je amené ici pour le protéger.

— D'accord. Mais dis-moi, Athanase, tu ne vas quand même pas me ramener tous les délinquants sans famille condamnés à mort en Allemagne ou ailleurs ? Ma maison est bien trop petite, alors pourquoi lui ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Je dois d'abord passer voir mes parents. Vous saurez alors tout sur mon but et pourquoi Gédéon. En ce qui

le concerne, vous avez tout ce qu'il faut pour l'héberger, le nourrir, etc. Je m'en suis occupé, à tout à l'heure. »

Le docteur Maie demeure perplexe, retranché dans ses pensées, immobile face à cet homme, un peu perdu, submergé par l'incompréhension, encore sous le choc de ce qu'il venait de vivre.

Le médecin se ressaisit et offre à Gédéon de se faire un brin de toilette. Dans la cuisine, de la nourriture en quantité, prête à être consommée est disposée sur la grande table. Tous deux profitent de ce repas et commencent à discuter. Je suis là, debout près d'eux. Ils ne m'ont pas remarqué et sursautent en s'apercevant de ma présence tout en éclatant de rire.

« Eh bien, Athanase, tu pourrais prévenir, me lance le docteur.

— Pardonnez-moi. Il faut que je contrôle ça, dis-je un peu gêné. Je dois une explication à Gédéon, car s'il est vrai que je pourrais sauver tous les êtres humains condamnés par la folie des hommes, il n'en est pas moins vrai que je dois respecter le destin et le libre arbitre de chacun.

— Alors pourquoi ce jeune homme ?

Le principal est que je sois en vie et libre, dit Gédéon qui suit avec attention la conversation.

— Tu as certainement remarqué, Alex, que je ne suis pas tout à fait comme les autres, comme "vous". À vrai dire, je suis une sorte d'"envoyé du Ciel" avec pour mission d'empêcher les humains de non seulement se détruire eux-mêmes mais également la planète, ce qui serait très grave. Je ne peux hélas pas intervenir pour les raisons que je t'ai citées. Il est obligatoire que les humains prennent eux-mêmes leur destin en main. Tu es un humain et le tien est justement d'empêcher cette catastrophe.

— Rien que ça !

— Chut, écoute-le, coupe le docteur.

— Gédéon, tu es seul au monde. Je sais qu'au fond de toi il y a un cœur débordant de générosité, malgré tes petites rapines, et que tu rêves de revoir tes mêmes.

— Il faut bien vivre !

— Tu vivras bien ! Tu vas rester avec moi, ou plutôt ce sera l'inverse, c'est moi qui vais rester à tes côtés, et tu feras de grandes choses.

— Excuse-moi, euh...

— Athanase, mais en vérité, je suis Anthéor !

— Excuse-moi, Antoine.

— Anthéor.

— Pardon, Anthéor, mais tout ça ne me concerne pas. Que ferai-je ? Je n'ai aucune éducation, peu d'instruction, une malchance pas possible greffée sur ma citrouille et pas envie de me prendre la tête.

— Comme tu voudras, Gédéon, je ne peux t’obliger à aller contre ton gré. Je vais donc te ramener à l’endroit où je t’ai connu, après tout, tu dois vivre ton destin.

— C’est ça !

— Seulement, ce sera l’endroit le jour et l’heure, c’est-à-dire quelques minutes avant ton arrestation.

— Quoi ? Mais comment peux-tu faire une chose pareille ?

— De la même façon que celles que tu m’as vu faire depuis notre rencontre.

— Alors, pourquoi ne pas me laisser après mon évasion ?

— Tu avais un destin avant de me connaître et je ne peux l’empêcher si toi-même tu décides de ne pas accomplir cette noble mission que je te propose, avec moi. Je te ramènerai donc et tu n’auras aucun souvenir de ce que tu viens de vivre, puisque tu ne l’auras pas encore vécu ! Et moi, je chercherai quelqu’un d’autre.

— Attends, Anthéor, c’est du chantage !

— Je suis incapable de cela, Gégé, fais-je en sachant qu’il a un peu raison.

— Permettez-moi de vous interrompre, coupe alors le docteur. Gédéon, t’es con ou quoi ? Ce que te propose Anthéor est une formidable aubaine de te racheter de tes petits larcins, c’est également la chance de pouvoir réaliser de grandes choses et de donner un sens à ta vie, retrouver un jour tes enfants. Crois-moi, je ne sais pas encore très bien de quoi est capable ce... cet... homme, mais le peu que je sais est déjà époustouflant !

— C’est vrai qu’en y regardant de plus près, le choix est vite fait. Très bien, Anthéor. Ma décision est prise, je reste avec toi ! Après tout, qu’est-ce que je risque ? Je suis passé si près de la mort, il ne peut rien m’arriver de pire ! De plus, tu as l’air d’un bon gars et le peu que tu m’as démontré ne peut amener que confiance et rien d’autre.

— Tu es certain ? fais-je avec un sourire en coin.

— Oui.

— Très bien, dit le médecin, fêtons ça ! »

La porte d’entrée de la maison du docteur se met à tambouriner. Le vieil homme se lève et va ouvrir en se demandant qui cela peut être. Justement, deux jeunes femmes se tiennent sur le pas de la porte. L’une assez grande, d’une extrême beauté, âme enchanteresse empreinte de sérénité, une très longue chevelure blonde caressant le bas de son séant, des cheveux de soie à l’image de ceux d’Anthéor. Le médecin en est très surpris. Cet ange est accompagné d’une autre charmante personne. Une jeune femme très belle, aux yeux verts et aux longs cheveux auburn. Beaucoup moins rayonnante que son amie, plutôt surprise et effarouchée.